

Voici ce que dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans ***La Belgique pendant la guerre*** (*journal d'un diplomate américain*) en date du

22 août 1914

Nouvelle journée de travail intense, avec des résultats médiocres.

A sept heures du matin le général von Jarotzky vint à la légation. Il avait le sourire aux lèvres. Mon mécontentement de la veille aurait-il eu de l'effet ? Il m'est revenu de divers côtés que le général avait vertement reproché à ses officiers de m'avoir laissé partir de mauvaise humeur. Quoi qu'il en soit, il vint donc ce matin avec son chef d'état-major. Le ministre (**Note** : Brand Whitlock), averti, est descendu en robe de chambre. Le général lui exprima des regrets pour le « *malentendu* » d'hier soir

« *Vous n'aurez plus lieu de vous plaindre.* »

Il tenait en main notre télégramme, celui-là même que nous essayions en vain d'envoyer depuis l'occupation de la ville. Chaque page en était contresignée par lui et portait son cachet et un ordre de transmission immédiate. Il expliqua au ministre que le mieux serait, d'apporter lui-même son texte au bureau du directeur du télégraphe qui avait reçu des instructions à ce sujet.

Vers les dix heures, nous allions partir pour le

bureau du télégraphe quand arrive le ministre d'Espagne (**Note** : Villalobar). Il est dans sa grande auto verte pavoisée à l'avant aux couleurs espagnoles. Nous lui racontons notre histoire, et comme il a, lui aussi, des télégrammes à envoyer, il nous accompagnera au télégraphe. On nous avait dit d'entrer par la ruelle voûtée qui, en temps normal, sert de passage aux voitures postales. Devant des badauds admiratifs, nous nous engouffrons sous la voûte. L'auto stoppe devant une sentinelle qui pointe sa baïonnette vers nous. Je me plante devant elle et, rappelant à moi toute ma lourde artillerie de mots allemands, je l'attaque. La sentinelle pâlit, mais ne recule pas. Un officier arrive à son secours ; lui aussi ne parle qu'allemand. Les deux ministres sont toujours derrière moi. Les arguments d'attaque me venaient en foule à l'esprit, mais comment les traduire dans cette langue de désespoir ? L'officier, qui a de l'humour, assure que notre insistance est oiseuse. Les instruments ayant été enlevés, ce n'est pas la qualité de l'expéditeur qui les rétablira.

- *Mais c'est votre général lui-même qui nous envoie ici.*
- *Cela ne fait rien, du moment qu'il n'y a ni fils ni machines.*

Il fallait bien se rendre à l'évidence, Mais le ministre d'Espagne ne se tenait pas pour battu. A son tour, il reprit l'attaque, en allemand et, malgré la volée de longs mots que l'officier lui jetait à la

figure, il ne lâchait pas pied. Sur ces entrefaites, arrive le prince Ernest de Ligne, muni, lui aussi, d'un permis du général pour l'envoi de télégrammes. Il vient en renfort au ministre d'Espagne, mais l'officier ne faisait plus que hausser les épaules, sourire et répéter ce qu'il avait déjà dit une vingtaine de fois. Maintenant, M. Whitlock et moi, nous rions franchement. Les autres finissent par se décider à retourner avec nous à l'hôtel de ville. Le bourgmestre était dans son cabinet de travail et nous montons lui exposer la situation. Tout de suite il la reconnaît sérieuse et fait demander au général de venir. Celui-ci entre, claque les talons et demande si c'est la question des télégrammes qui nous ramène. Le vieux renard le savait parfaitement, et sa défense était prête. Il nous a bernés, à part moi, j'en ai déjà eu la conviction depuis hier.

Il nous écouta parler, puis répondit qu'il n'existait aucun moyen de correspondre avec l'extérieur ; il venait seulement de l'apprendre. Inutile de dire qu'un général ne s'aventure pas dans une ville ennemie sans avoir des moyens de communications télégraphiques. Et le ministre d'Espagne n'est pas crédule ! Mais ce vieux casque à pointe n'était pas en état de discuter des questions abstraites et se sentait à court d'arguments. Aussi jugea-t-il plus prudent de ne pas insister. Il suggéra au ministre de s'entendre avec le directeur du télégraphe sur le moyen de

rétablir les communications. Cela mit Villalobar hors de lui.

« Il n'est pas de la dignité d'un représentant d'une grande puissance de perdre son temps dans des portes de service, à discuter avec des soldats qui enfreignent les ordres de leur général. »

Il continua à parler sur ce ton, disant nettement que le général n'avait à la bouche que promesses et mots aimables et acquiescement à toutes les demandes, mais qu'on allait ensuite se faire bafouer par des subordonnés qui savaient fort bien que leur désobéissance apparente ne serait pas désavouée en haut lieu. Le vieux alors cessa de bluffer et demanda ce que nous voulions. Ce que nous voulions, c'était qu'il fît venir ici le directeur général et lui donnât en notre présence les instructions voulues pour le rétablissement des communications et pour la réception et la transmission des dépêches officielles des légations neutres. Nous enlevions toute échappatoire au général, car il ne pouvait nous refuser le droit de communiquer avec nos Gouvernements. Aussi fit-il appeler le directeur général et, de son côté, le bourgmestre écrivit, sous notre dictée, les ordres les plus catégoriques et les plus clairs pour ce qui concernait nos affaires officielles. Le général signa l'ordre et dit au directeur de s'y conformer.

L'occasion nous était favorable de régler la question des sauf-conduits. Il en fallait pour tout le personnel des légations et pour les membres de la

colonie étrangère qui sont sous notre protection.

Les vivres deviennent rares ; les Allemands ont fait des réquisitions énormes. Nous avons dit à von Jarotzky que nous comptions lui voir prendre les dispositions voulues pour que notre colonie ne souffrît pas de la pénurie d'aliments, et qu'il serait prudent de faire dès maintenant des provisions pour la durée de notre séjour. Il y consentit, mais je ne vois pas comment il s'y prendra pratiquement. Déjà une cinquantaine de mille hommes cantonnent dans un rayon de quelques kilomètres autour de Bruxelles et l'on attend un nouveau corps d'armée. La ville seule doit fournir la nourriture de tous, car les importations ont cessé depuis plusieurs jours. La situation, déjà mauvaise, empirera encore. En viendrons-nous à manger du cheval et du chien ?

Nous avons passé près de deux heures à l'hôtel de ville, non sans y recueillir quelques renseignements intéressants. De retour à la légation, nous y trouvons un rassemblement de gens anxieux de savoir comment envoyer des télégrammes et des lettres, comment obtenir des passeports et des permis pour traverser les lignes dans toutes les directions. Je rédigeai une sorte de bulletin qui fut affiché sous le porche, où je faisais savoir que les communications avec l'extérieur étaient coupées, tant par chemin de fer, par télégraphe que par poste ; que les autorités ne délivreraient pas de laissez-passer dans les

circonstances présentes, et que la légation ne pouvait donner aucune espèce de papier qui permît de s'éloigner de la ville sans danger.

Vers les quatre heures, McCutcheon, Irwin et Cobb entrent en coup de vent. Ils ont l'air de brigands. Quelques jours auparavant, ils étaient partis radieux pour Louvain dans un taxi qu'ils avaient trouvé à la porte de leur hôtel. A Louvain, ils étaient descendus de l'auto et commençaient à se promener dans les rues pour voir ce qui s'y passait, quand ils s'aperçurent qu'ils se trouvaient pris dans la retraite de l'armée belge, serrée de près par l'avance allemande. Pour sauver leurs vies durant la fusillade, ils s'aplatirent contre le mur d'une maison. L'orage passé, ils se trouvaient le bec dans l'eau : plus de taxi – enlevé par ceux qui battaient en retraite – et pas de papiers sur eux pour justifier leur présence à Louvain en un pareil moment. Le mieux était donc de se présenter au quartier général allemand et d'y expliquer leur cas. Ils ne furent pas trop mal reçus. « *Logez-vous comme vous pourrez, mais restez dans votre maison jusqu'à ce qu'il ait été statué sur votre sort. Si vous bougez, vous serez faits prisonniers et même envoyés à Berlin ; mais si vous restez tranquilles, il ne vous sera fait aucun mal* ». Comme il avait été dit que si un seul coup de feu était tiré d'une fenêtre sur les troupes allemandes, tous les habitants de la maison seraient immédiatement saisis et fusillés, mes amis,

nullement désireux de risquer une fin aussi déplaisante, louèrent toutes les chambres donnant sur la rue, et se les partagèrent de manière à empêcher qui que ce fût de tirer un coup de feu d'une fenêtre de la maison. Ils restèrent là trois jours. Ce matin on leur dit qu'ils pouvaient déguerpir. Les voici à Bruxelles, sales, pas rasés et dans les mêmes vêtements depuis trois jours. A la porte de la légation, ils faillirent s'en voir refuser l'entrée tant leur aspect était peu engageant.

Avant le dîner, je suis retourné chez mon vieil ami le général. Il venait de recevoir la nouvelle d'une grande bataille près de Metz, dans laquelle l'armée française, battue et presque détruite, aurait perdu 54.000 prisonniers. Cela m'avait l'air tout aussi vraisemblable que les contes précédents. Comme mon ami n'avait plus de communications télégraphiques, j'étais curieux de savoir d'où lui venait cette information. Mais mes plus subtiles questions n'ont pas pu éclairer ce point.

Les Allemands comptent maintenant s'établir à Bruxelles pour un certain temps. Ils vont occuper les différents ministères ; il devient probable que nous aurons affaire à eux momentanément. Le Gouvernement auprès duquel nous sommes accrédités a disparu ; cela nous met en face d'une situation de fait et non en face d'une question de principe. Des fonctionnaires vont arriver de Berlin pour administrer les divers départements ministériels, et cela prouve une occupation plus

que temporaire.

Plus tard. — Ayant écrit ce qui précède, je suis monté pour entendre le récit des aventures de mes quatre amis de Louvain. Ils en sont sortis, et peuvent en considérer les côtés amusants, mais, tant qu'ils y étaient, leur situation n'était pas drôle. M. de Leval n'en revient pas d'admiration pour leur sang-froid. « *Quelle race d'hommes vous faites* » – répète-t-il. Il est vrai que cela n'a pas été long pour eux de se mettre en bons termes avec les Allemands ; d'ailleurs, qui résisterait longtemps à de pareils lascars ? Bien entendu, ils n'ont plus jamais revu leur taxi. Chaque fois qu'entrait le major chargé de leur surveillance, Cobb prenait une voix entrecoupée de sanglots et suppliait qu'on lui rendît la liberté et qu'on le laissât retourner à Bruxelles. Non qu'il se souciât beaucoup de la vie, mais – expliquait-il au major – il se tourmentait seulement à l'idée du taxi dont le compteur montait toujours au tarif de cinquante centimes toutes les trois minutes. Le major déridé, tout alla mieux ; et ils furent si bien dans ses bonnes grâces, qu'ils lui arrachèrent la promesse de faire donner de leurs nouvelles à la légation. Le major, d'ailleurs, n'en fit rien.

Ils racontent des scènes passablement horribles. De leur fenêtre, ils voyaient passer, de temps à autre, un groupe de soldats emmenant quelque Belge effrayé vers un petit café situé de l'autre côté de la rue ; là, sur le trottoir, des officiers

tenaient une sorte de conseil de guerre. Pendant le jugement du prévenu, une escouade de soldats se rendait derrière la gare. Un peu plus tard, le prisonnier y était conduit à son tour. Puis un feu de salve, et l'escouade rentrait à son poste. Quelques instants après, passait une civière avec un cadavre en costume civil, la figure recouverte d'un linge. Parmi ces prisonniers, il y eut des femmes dont on entendait les cris interrompus net par la fusillade. Ces heures-là ont dû être horribles à passer.

Notes de Bernard GOORDEN.

Vous trouverez la version originelle anglophone, pour cette date du 22 août 1914, extraite de ***A journal from our Legation in Belgium*** (1917), notamment au lien suivant :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140822%20HUGH%20GIBSON%20JOURNAL%20FROM%20OUR%20LEGATION%20IN%20BELGIUM.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de ***Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative***, en l'occurrence ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles***. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Recoupez ces informations par celles d'Auguste **VIERSET** (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : **Adolphe MAX**. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in **La Nación** ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Découvrez aussi l'article de synthèse de Roberto J. **Payró**, en l'occurrence la version française de « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; **neutralidad de Bélgica** (20-25) » ; in **La Nación** ; 07-12/12/1914 :*

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Pour la résistance des forts de **Liège**, lisez ce qu'en dit Francisco **Orozco Muñoz**, volontaire (mexicain) de la Croix-Rouge belge à Liège, dans **La Belgique violée** (éphémérides de l'invasion) des datés 22-24 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140822-19140824%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

Ainsi que ce qu'en dit Roberto J. **Payró**, notamment dans « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un incomunicado* » in **La Nación** :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140822%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140822%20PAYRO%20DINANT%20FR%20DOS%20REPRESENTANTES%20ARGENTINOS%20MUERTOS%20EN%20LA%20GUERRA.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140822%20PAYRO%20RESSUSCITE%20TAMINES.pdf>